

PORTRAIT D'UN COLLECTIONNEUR
BENEDIKT TASCHEN

Merci Rubens

L'éditeur Benedikt Taschen est un homme de marketing qui soigne son image. Ses bureaux parisiens situés dans une vieille bâtisse du XVII^e siècle sont d'une rare contemporanéité qui contraste avec l'immeuble. Le décor très étudié est remarquable par ses parois claires et brillantes, couvertes de courbes et de traits de couleurs imaginés par le peintre allemand en vue, Albert Ohlen. Benedikt Taschen est un obsédé du détail. Avant d'entamer la conversation, l'homme courtois et mesuré – il parle bas dans un anglais à l'accent allemand très prononcé – vérifie encore la jaquette de la version française d'un ouvrage sur l'art contemporain. C'est par son amour des images qu'il s'est fait remarquer dans le monde de l'édition. Il a fait en sorte que l'objet-livre atteigne un large public. Nul besoin désormais de « savoir » pour avoir envie de consommer des livres... Les mots ont été remplacés par des reproductions de photos, de tableaux, et les livres vendus à bas prix. Le concept a fait florès. Parallèlement à son ascension vertigineuse dans le monde professionnel, il s'est naturellement intéressé à d'autres images qui allaient peupler son univers intime, celles de l'art contemporain. Sa collection a été montrée pour la première fois d'octobre à janvier dernier au musée de Madrid, le Reina Sofia. Evidemment, de cette exposition l'éditeur a tiré un livre richement illustré (1). Le premier choc esthétique remonte à son enfance face à une reproduction d'un tableau de Rubens représentant le purgatoire. « Des corps nus tombant dans le feu,

Très impressionnant. L'éditeur a passé sa jeunesse à Cologne dans un environnement peu formaliste où ses parents, médecins, fréquentaient des gens très divers dont certains, des artistes, les payaient en œuvres. Prissous l'aile bienveillante du mari de sa sœur aînée, il l'accompagne dans les grandes expositions d'art moderne. « Nous sommes allés jusqu'en Hollande et en Belgique. A dix ans j'avais déjà vu une exposition sur le surréalisme. J'ai eu beaucoup de chance. » En fait, il est fasciné par les artistes qu'il rencontre. « Ils étaient différents, sans convention, avec une liberté de pensée extraordinaire. » Le jeune Benedikt est d'un naturel réservé mais déterminé. En 1980, à dix-huit ans, il se lance dans la vie active et ouvre une librairie.

En 1984, très bonne affaire : il réalise une plus-value sur la revente de 40 000 livres déclassés consacrés au surréaliste Magritte. La même année, il commence à s'intéresser à l'art en tant que collectionneur. « A l'époque, beaucoup d'artistes importants étaient montrés à Cologne, en particulier à la galerie Max Hetzler et Jablonka. Pendant un peu plus de cinq ans, la ville a été la capitale mondiale de l'art contemporain. C'est plus le cas aujourd'hui. » Il s'intéresse alors à un cercle d'artistes qu'il suit toujours aujourd'hui. Parmi eux, il y a quelques stars de l'art actuel comme Jeff Koons ou Martin Kippenberger, décédé en 1997. Il nourrit pour cet artiste allemand un sentiment mêlé d'affec-



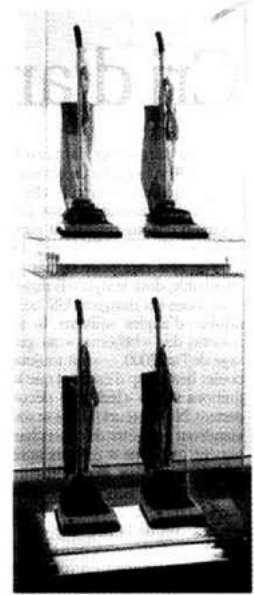
tion et d'admiration. « J'ai toujours collectionné un petit nombre d'artistes. J'étais fasciné par Martin. D'abord parce qu'il était toujours élégant. Il portait une cravate, un costume. C'était rare au milieu des années 1980. C'était un incroyable communicateur qui brûlait la chandelle par les deux bouts. Il était aussi plein d'humour et soutenait les jeunes artistes. Mais longtemps, on a pris son travail pour une farce. Il s'agit d'une lecture absolument erronée. Kippenberger est un artiste important. » Il montre alors une installation du plasticien provocateur et sarcastique accrochée en 1991 au siège social de Taschen. Elle est composée d'une gondole dénommée « Monkey Business » (travail au rabais) avec à bord des caisses sur lesquelles on lit des mots comme « Sozial » ou « Pasta ». Une critique ouverte de la politique sociale des pays capitalistes. « Je sais que cela fait partie de ses chefs-d'œuvre », remarque le collectionneur.

Dans l'introduction du catalogue de l'exposition, il ajoute encore à propos de Kippenberger et de la scène artistique de l'époque à Cologne : « Je n'étais pas très communicatif en ce temps-là. La vraie raison de mon attitude réservée était ma crainte d'être influencé ou même corrompu dans mes décisions d'achat si je connaissais les artistes plus intimement. Mais peut-être était-ce juste une excuse que je me donnais parce que souvent, dans les fêtes ou les vernissages, je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils

disaient ou à propos de quoi ils riaient. »

Ce mystère de l'art et des artistes motive manifestement Benedikt Taschen. Ses achats, mus par l'intuition plutôt que par la raison, ressemblent à des actes de transgression. Il donne l'exemple de Jeff Koons. « Ses "Hoover" (2) me plongeaient dans la perplexité. Ils ont suscité chez moi une sorte d'irritation qui s'est transformée en attraction forte. Koons a créé une nouvelle forme d'art. » Il s'explique encore. « Mes critères sont simples : "L'œuvre paraît-elle moderne et fraîche ? Autrement dit, le travail est-il vivant ?" Beaucoup de pièces sont très datées. Moi je veux vivre avec les artistes de ma génération et avoir le premier choix. Ma théorie est qu'il existe peu de très bons artistes par décennie et que toute leur production n'est pas bonne. C'est le temps qui permet d'en juger. Mais regardez cette œuvre », dit-il en montrant une peinture abstraite d'Albert Ohlen. « Elle peut être comparée à un Picasso, un Warhol, un Dali sans que cela choque. »

Aujourd'hui Benedikt Taschen possède un ensemble impressionnant, ne serait-ce que par la taille – une majorité d'œuvres monumentales –, le nombre – 156 pièces étaient présentées à Madrid –, la radicalité des directions prises, ainsi que la valeur marchande actuelle de l'ensemble. L'éditeur explique que la plupart des œuvres ont été achetées très tôt (à crédit) et alors que ces artistes étaient encore peu connus : il sentait déjà que c'était ce qu'il fallait faire. « Quand j'étais intéressé par quelque chose, j'étais prêt à payer le double du prix normal



« New Hoover Convertibles Doubledecker », de Jeff Koons.

pour l'obtenir. » Et aujourd'hui ? « Suivre les nouvelles générations est un travail à temps complet. Je ne peux pas le faire. » Un aveu de modestie qui tendrait à montrer qu'en matière de collection d'avant-garde il est difficile d'avoir une inspiration égale et continue.

J. B.-H.

(1) Taschen Collection. Ed. Taschen 49,99 euros.

(2) « New Hoover Convertibles Doubledecker » (1981-1987) de Jeff Koons (voir illustration ci-dessus).

Benedikt Taschen est éditeur. Il vit à Cologne, Miami et Los Angeles.